LA FONTAINE ET LES CITERNES BYZANTINES DE LA CITADELLE D'AFYON KARAHISARI

SEMAVI EYICE

En automne de l'année 1968, lors d'une excursion archéologique à Afyon Karahisarı, nous avons passé une journée entière dans la citadelle qui domine cette ville[1]. L'ancienne forteresse, une des places fortes qui compte parmi les plus importantes de l'Asie Mineure, couronne un rocher escarpé dont le sommet est à une altitude de 228 m. à partir du niveau de la plaine où s'étend à présent la ville (fig. 1–3)[2]. Plusieurs voyageurs ont visité cette localité et en ont décrit brièvement son aspect général et ses monuments. Dans la ville moderne on ne rencontre aucun vestige datant des époques pré-classique, gréco-romaine ou byzantine. Par contre, elle a le caractère d'une cité turque dont les édifices historiques sont dignes d'intérêt, au point de vue de l'art. On peut souligner aussi le fait que Afyon Karahisarı, qu'on veut identifier avec l'ancienne Akroênos[3], a donné aux épigraphistes une riche moisson d'inscriptions antiques et médiévales[4].

I.

La forteresse d' Afyon Karahisarı, dont la toponymie ancienne est *Karahisar-ı Sahib*[5], est considérée, en général, comme une construction turque, voire même seldjoucide. En effet, une inscription lapidaire, très difficilement lisible et qui flanque l'unique entrée de la citadelle, évoque le nom du Sultan seldjoucide Alâeddin Ier Keykubad (1219–1236)[6]. A. Körte, dans le compte

---

[1] Nous tenons à remercier M. Yılmaz Önge, ing. architecte, assistant à l'Université d'Ankara, à qui nous devons les relevés et les dessins qui illustrent cette brève étude.

[2] Sur la ville, cf. Besim Darkot, art. «Karahisar», dans *Islâm Ansiklopedisi*, VI (1955), 277–80. Pour l'altitude du sommet les auteurs donnent des mesures plus ou moins différentes. Par ex., G. Radet propose pour la ville basse 1022 m., pour le sommet 1213 m. à partir du niveau de la mer, soit une différence de 191 m.; cf. G. Radet, *En Phrygie. Rapport sur une mission scientifique en Asie Mineure*, Nouvelles Archives des Missions scientifiques, VI (Paris, 1895), 45, 131. Nous avons adopté ici la mesure donnée par les autorités locales.

[3] W. M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor* (London, 1890), particulièrement p. 87: «Fortresses on the summit of precipitous rocks then became common, and some of them became the centres of great cities. Such are Afiom Kara Hisar and Sivri Hisar. At Kara Hisar, only three miles from the Roman city Prymnessos, a single mass of volcanic rock rises out of the plain, erect like a column, to the height of 900 feet; it can be ascended only by a zigzag series of stairs cut in the rock. The fortress is first heard of at the beginning of the eight century. In 740 the famous Seid Batal Ghazi was defeated and slain before it and from that time onwards it is mentioned not rarely under the names Akroenos and Nikopolis»; p. 139: «Akroenos was perhaps called Nikopolis on account of the great victory over the Arabs under Seidi Ghazi in 740 A.D.»; p. 320, first note «...the invocation to the Archangel Michael at Akroenos»; p. 342: «But almost all the fortresses which were important in the Saracen wars were perched on lofty and hardly accessible rocks; such were Loulon, Khonai, Akroenos, ...». Pour le nom byzantin du rocher, cf. en bas, note 26.

[4] W. H. Buckler, W. M. Calder et W. K. C. Guthrie, *Monuments and Documents from Eastern Asia and Western Galatia*, Monumenta Asiae Minoris Antiqua, IV (Manchester, 1933), x et 1–13.

[5] On peut traduire Karahisar par «Château noir»; pour le distinguer d'autres Karahisar on y a ajouté le nom d'Afyon, qui signifie «Opium», la principale richesse naturelle de la région. A l'époque turque, la localité était appelée d'abord Karahisar-ı devle, puis elle est devenue Karahisar-ı Sahib, pour aboutir enfin à Afyon Karahisarı. Au sujet du nom, cf. H. Ouvré, *Un mois en Phrygie* (Paris, 1896), 132–33.

[6] L'inscription fut publiée pour la première fois par C. Huart dans son «Epigraphie arabe d'Asie Mineure», *Revue Sémitique*, 2 (1894), 3 (1895); *idem*, *Konia—La ville des derviches tourneurs: Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure* (Paris, 1897), 89. Cf., aussi, Ismail Hakkı

rendu d'une publication de G. Radet, affirme que «le majestueux rocher d'Afyon Karahisarı n'a qu'une forteresse seldjoucide et il ne renferme pas des restes pré-grecs, gréco-romains ou byzantins». Körte souligne que malgré maintes escalades qu'il a entreprises, il n'a pu remarquer des données susceptibles de le faire changer d'avis[7]. Or, lors de notre visite, nous avons pu établir que cette affirmation catégorique était erronée. Le sommet de cet imposant rocher était déjà à l'époque phrygienne un lieu de culte. Il y a longtemps, on y a signalé l'existence d'un trône taillé dans le rocher[8]. Mais ce qui est plus important, c'est que nous avons constaté l'existence de deux citernes communiquantes, l'une pourvue d'une fontaine dont l'origine byzantine est hors de doute. En effet, celle-ci présente, sur ses parois, des croix et une brève inscription grecque, témoignages suffisamment éloquents pour rejeter toute objection. On ne pourrait affirmer la même chose pour une série d'autres citernes situées au sommet de la citadelle. Ces réservoirs, au nombre de quatre ou cinq, ne montrent aucun indice pouvant servir à éclaircir leurs origines.

Les citernes de la citadelle d'Afyon Karahisarı ont été signalées par les voyageurs anciens et modernes. Par exemple, au XVème siècle Bertrandon de La Broquière fit un court séjour à Karahisar, qu'il appelle *Karassar*, et, quoiqu'il n'eût pas escaladé le rocher, il fit cette observation importante: «Et m'a l'en dist qu'il n'y a point d'eaue au chastel que de cisterne...»[9]. Plus tard, vers 1672, le voyageur turc Evliya Çelebi, de passage à Karahisar, mentionne dans son volumineux récit la citadelle qui est pourvue d'une inscription au nom du Sultan seldjoucide Alâeddin Keykubad, puis une autre qui évoque une restauration faite en 1573/74 (981 de l'Hégire) sous le Sultan ottoman Selim II (1566–1574). Aussi il décrit brièvement l'intérieur du château. Celui-ci, dit-il, est inhabité; on y voit la belle mosquée érigée par le Sultan Alâeddin, mais qui est actuellement abandonnée, un lieu saint dit des Kırklar (les Quarante), trois magasins de blé et un de munitions, enfin sept ou huit citernes.[10] Les voyageurs occidentaux ne semblent pas s'intéresser beaucoup à l'archéologie de la citadelle qui, pourtant, n'ayant point de garnison, était, semble-t-il, facilement accessible[11]. R. Pococke veut identifier la localité mais ne s'occupe point des restes anciens[12]. Par contre, C. Niebuhr, qui arrive à Karahisar le 29 décembre de l'an 1766, appelle le château Begh Baragk Kallası et mentionne l'existence de citernes en partie taillées dans le roc et en partie construites en maçonnerie; il ajoute qu'on y trouve aussi un puits très profond[13]. W. J. Hamilton, qui est généralement un très bon investigateur, grimpe jusqu'au sommet, mais il ne mentionne ni les citernes ni la fontaine[14]. J. Macdonald Kinneir non plus n'a rien observé[15].

Charles Texier est plus explicite. Il écrit les lignes suivantes: «L'intérieur de la place n'est plus qu'un monceau de décombres, on n'y trouve aucun vestige qui prouve que ce château soit antérieur aux temps byzantins. Trois citernes profondes d'environ

Uzunçarşılı, *Kitabeler* (Les inscriptions), II (Istanbul, 1929), 8–11. Aujourd'hui un sentier mène à l'entrée du château. Jadis on y montait au moyen d'un étroit escalier taillé dans le roc, dont on voyait encore en 1958 les restes. Il commençait presque vis-à-vis de la Grande Mosquée (Ulu cami).

[7] A. Körte, compte-rendu de Radet, *En Phrygie*, dans *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 159 (1897), 395 note 1.

[8] Ekrem Akurgal, *Phrygische Kunst* (Ankara, 1955), 96 (Felsthrone).

[9] Bertrandon de La Broquière, *Le voyage d'Outremer*, éd. Ch. Schefer (Paris, 1892), 124.

[10] Evliya Çelebi, *Seyahatnâme* (Les voyages), IX (Istanbul, 1935), 30; *Evliyâ Çelebi Seyâhatnâmesi*, éd. Zuhuri Danışman, XIII (Istanbul, 1971), 53.

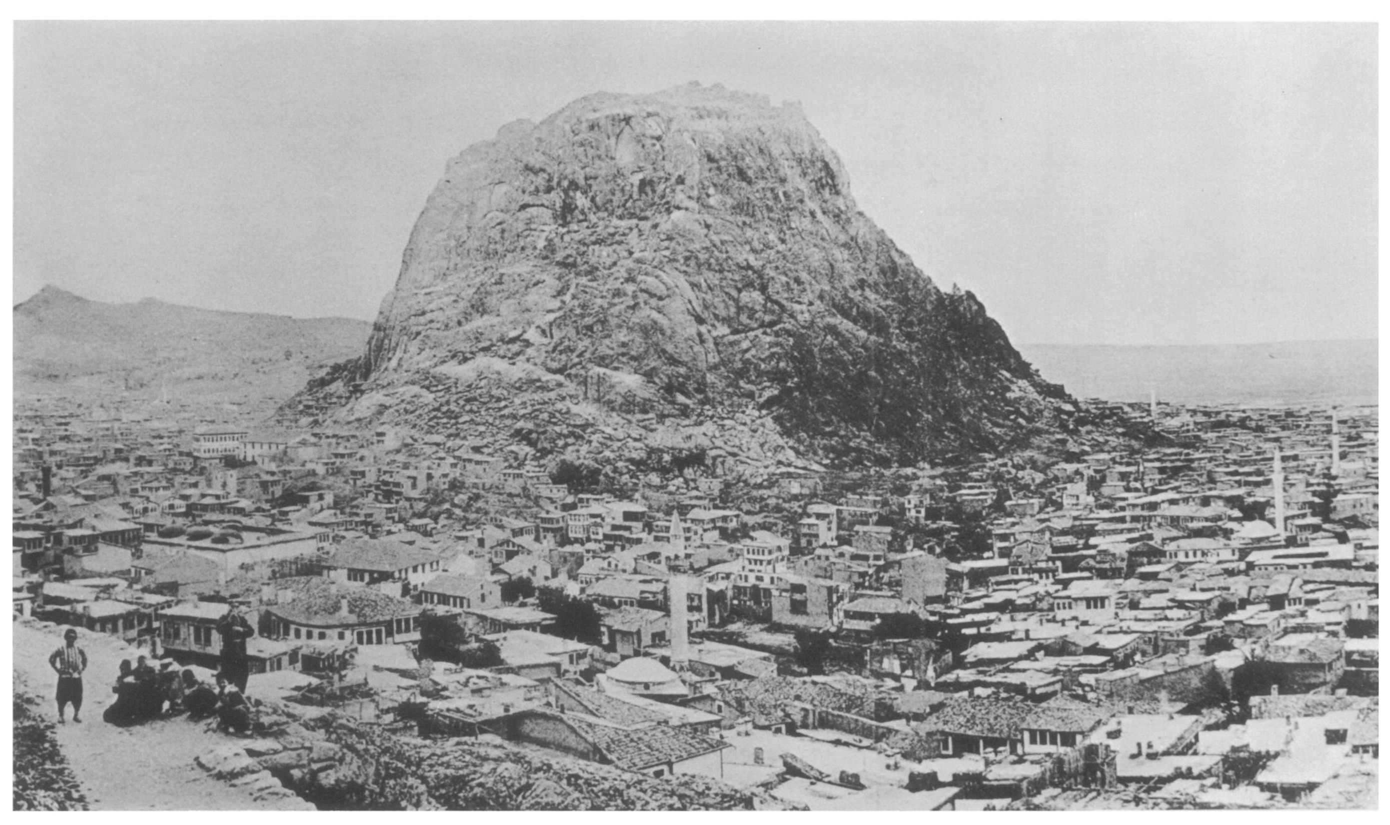
[11] D'après un récit de voyage, vers le début du siècle passé on y avait interné des prisonniers français; cf. G. Browne, *Journey from Constantinople through Asia Minor in the Year 1802*, dans R. Walpole, *Travels in Various Countries of the East* (London, 1820), 117.

[12] R. Pococke, *Voyages...en Orient...*, trad. française (Paris, 1772), vol. V, p. 163. Selon cet auteur, Karahisar est Prymnessos.

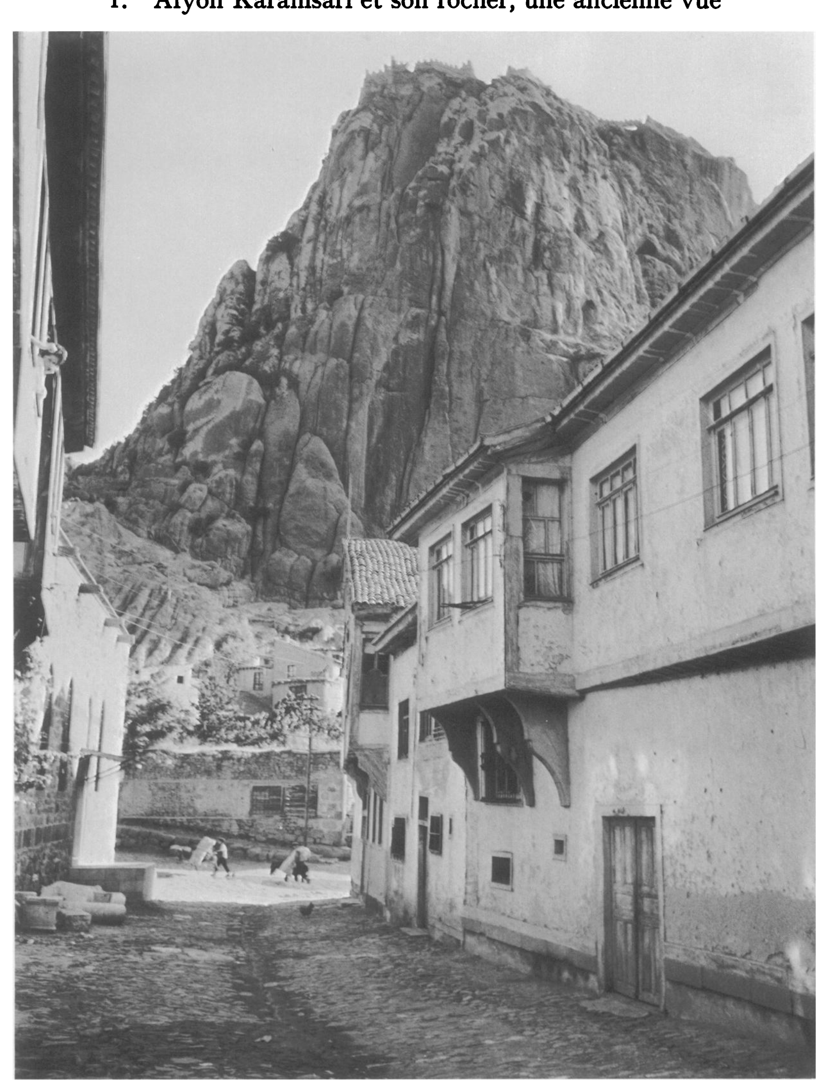
[13] C. Niebuhr, *Reisebeschreibungen nach Arabien und den umliegenden Ländern* (Copenhague, 1778; réimpression, Graz, 1968), 133–34. On trouve dans ce livre une gravure qui représente la ville et la forteresse et un plan de cette localité.

[14] W. J. Hamilton, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia* (London, 1842), I, 464.

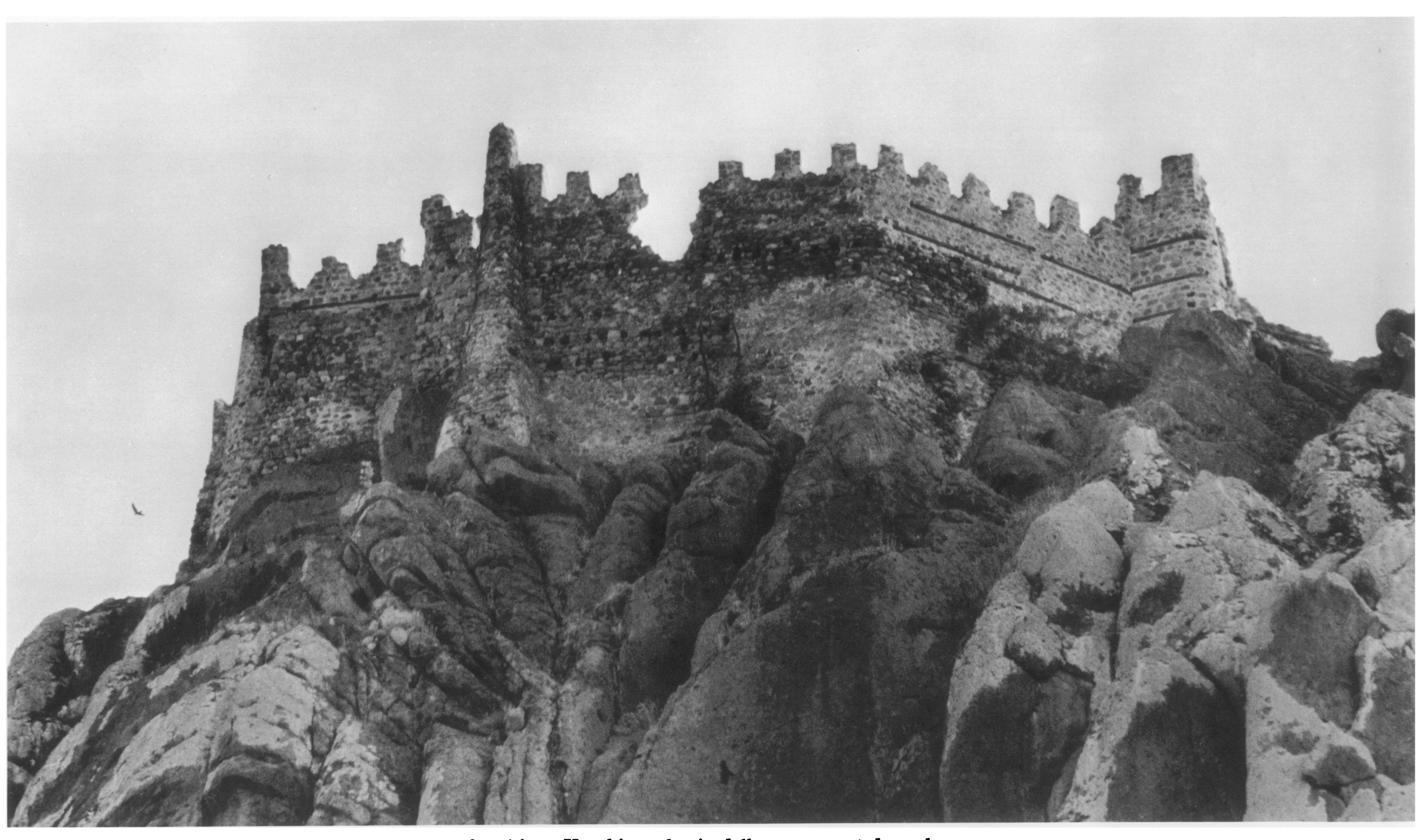
[15] J. Macdonald Kinneir, *Journey through Asia Minor...in the Year 1813 and 1814* (London, 1818), 229.



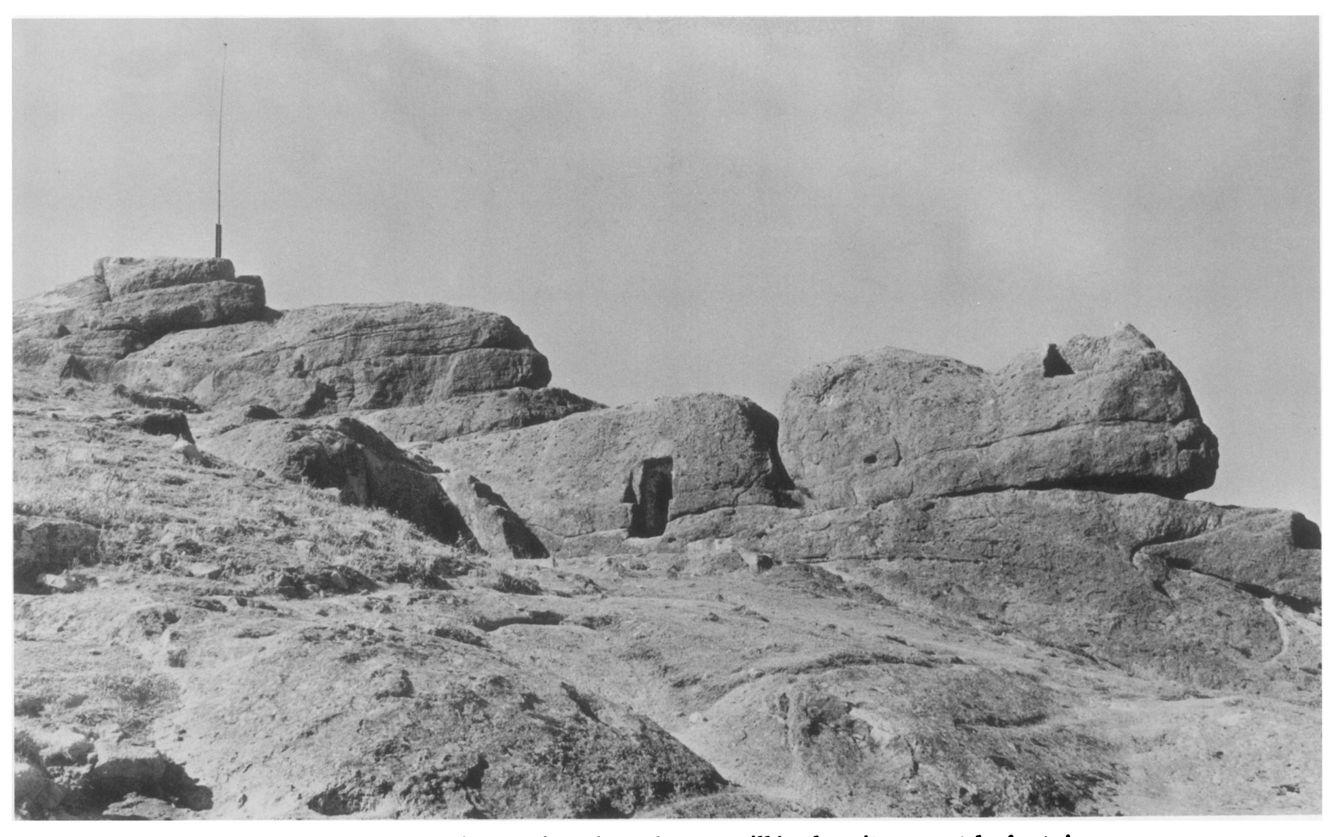
1. Afyon Karahisarı et son rocher, une ancienne vue



2. Afyon Karahisarı, la citadelle



3. Afyon Karahisarı, la citadelle au sommet du rocher



4. Vue générale du roc dans lequel sont taillées les citernes et la fontaine

5. Les citernes

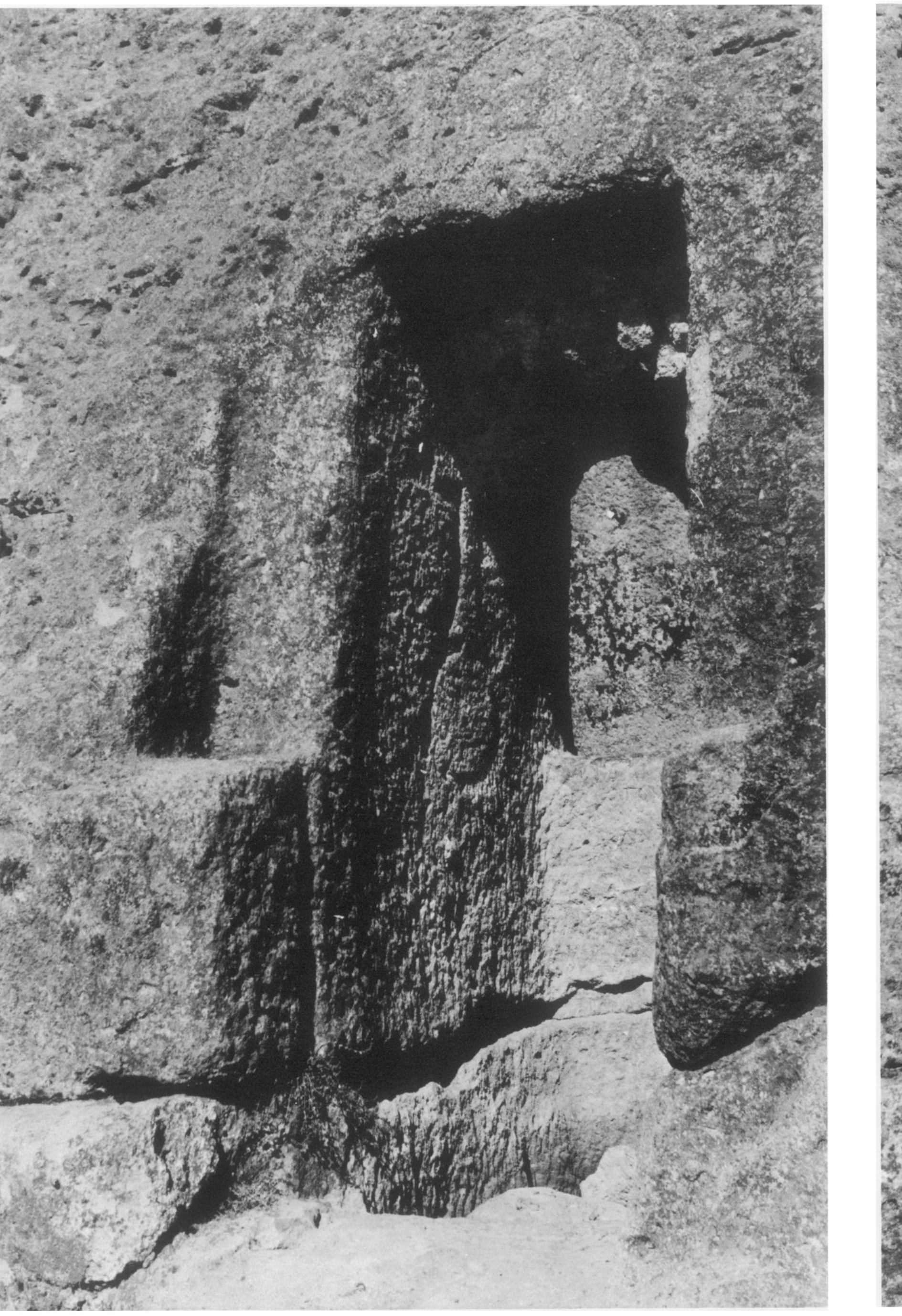
6. Les citernes

7. La deuxième citerne et la fontaine

8. La fontaine

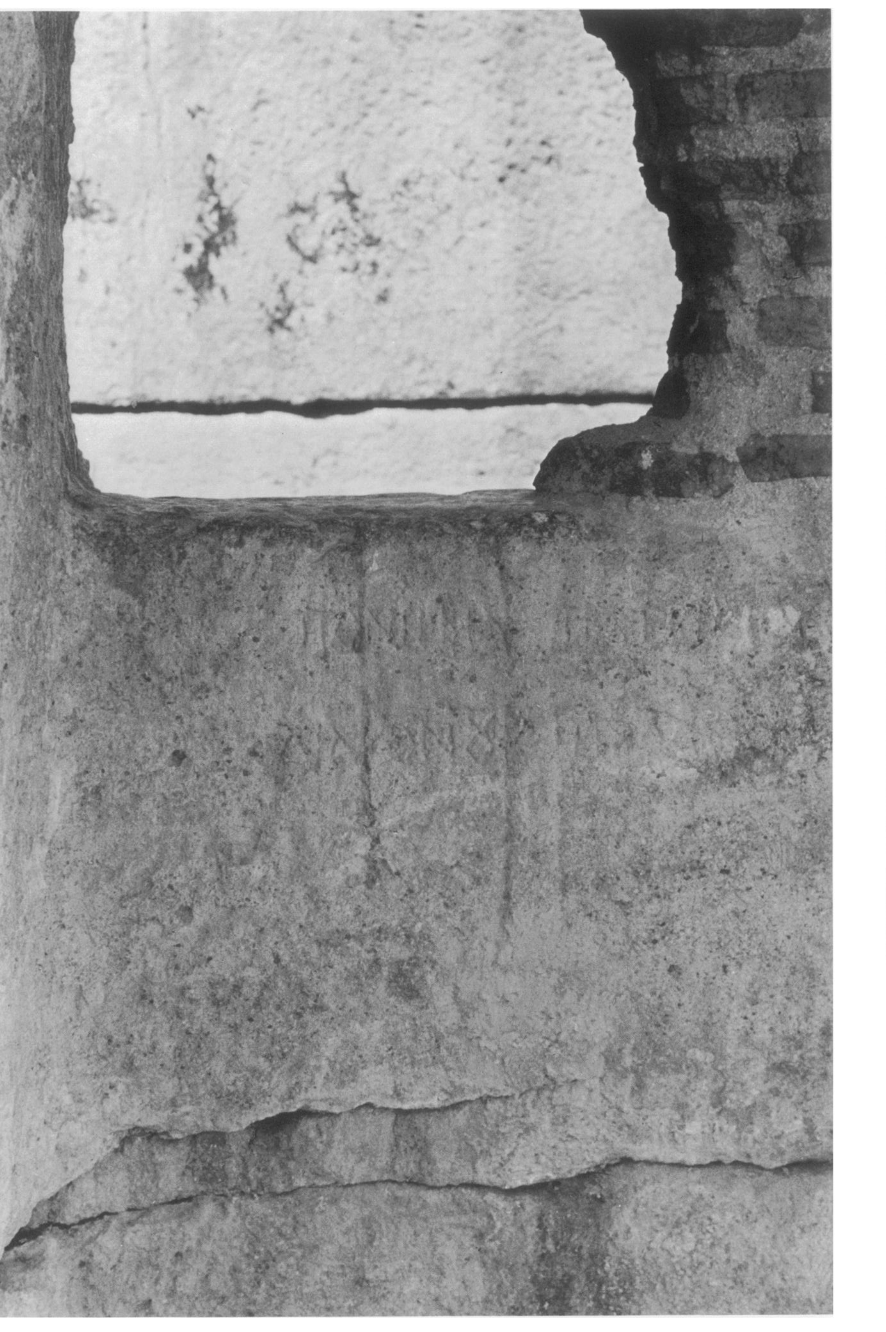


9. Les citernes, détail



10. La fontaine, paroi gauche, détail

11. La fontaine, paroi droite, détail

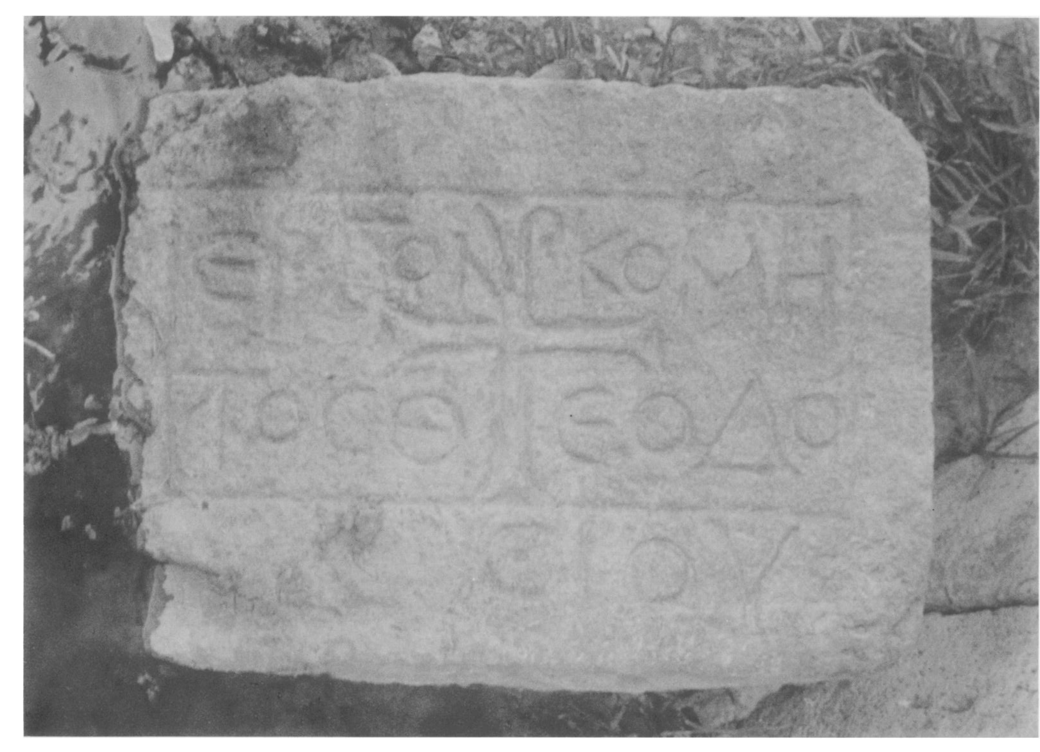


12. L'inscription de la fontaine avec l'orifice muré

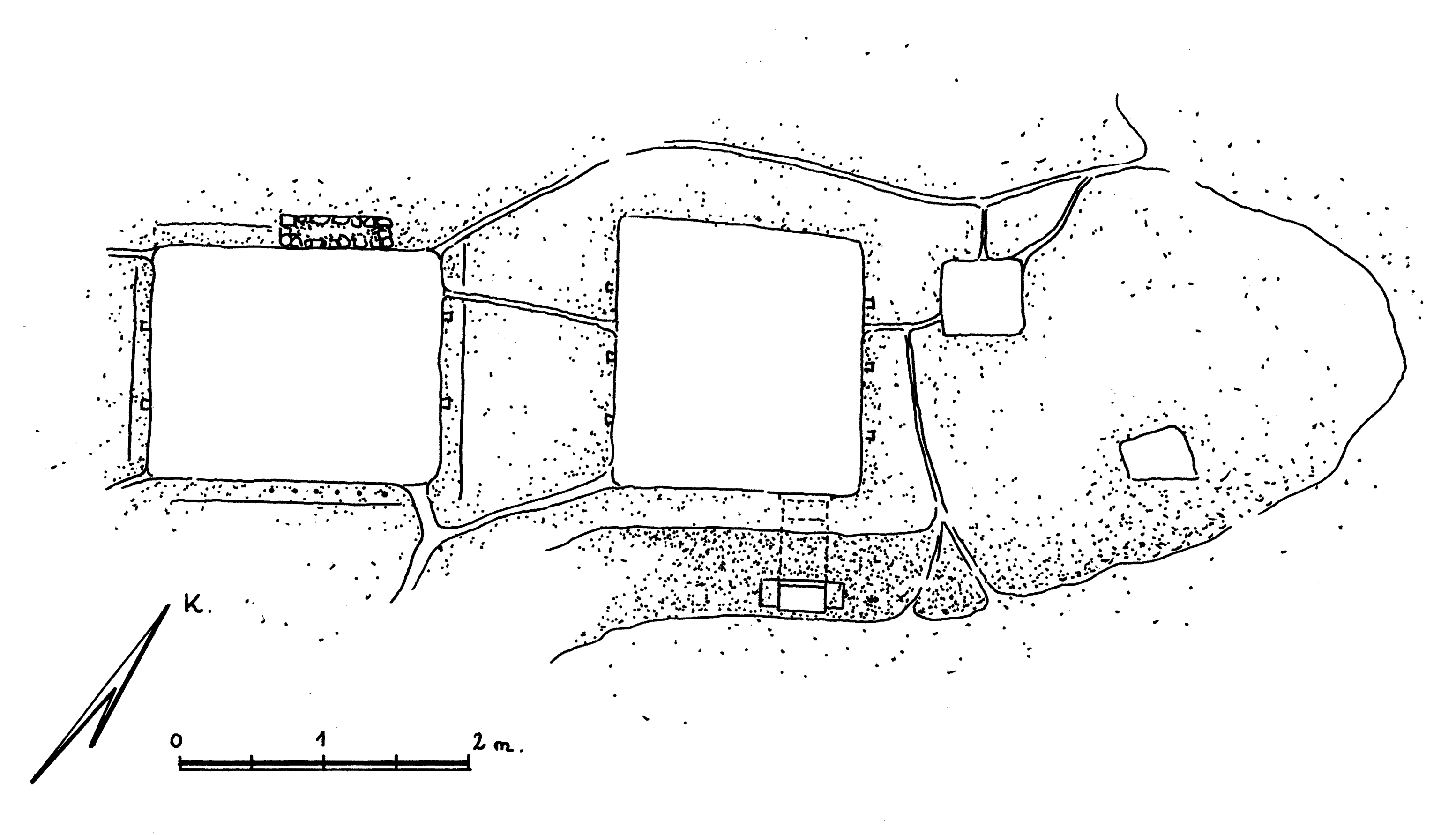


13. L'inscription de la fontaine

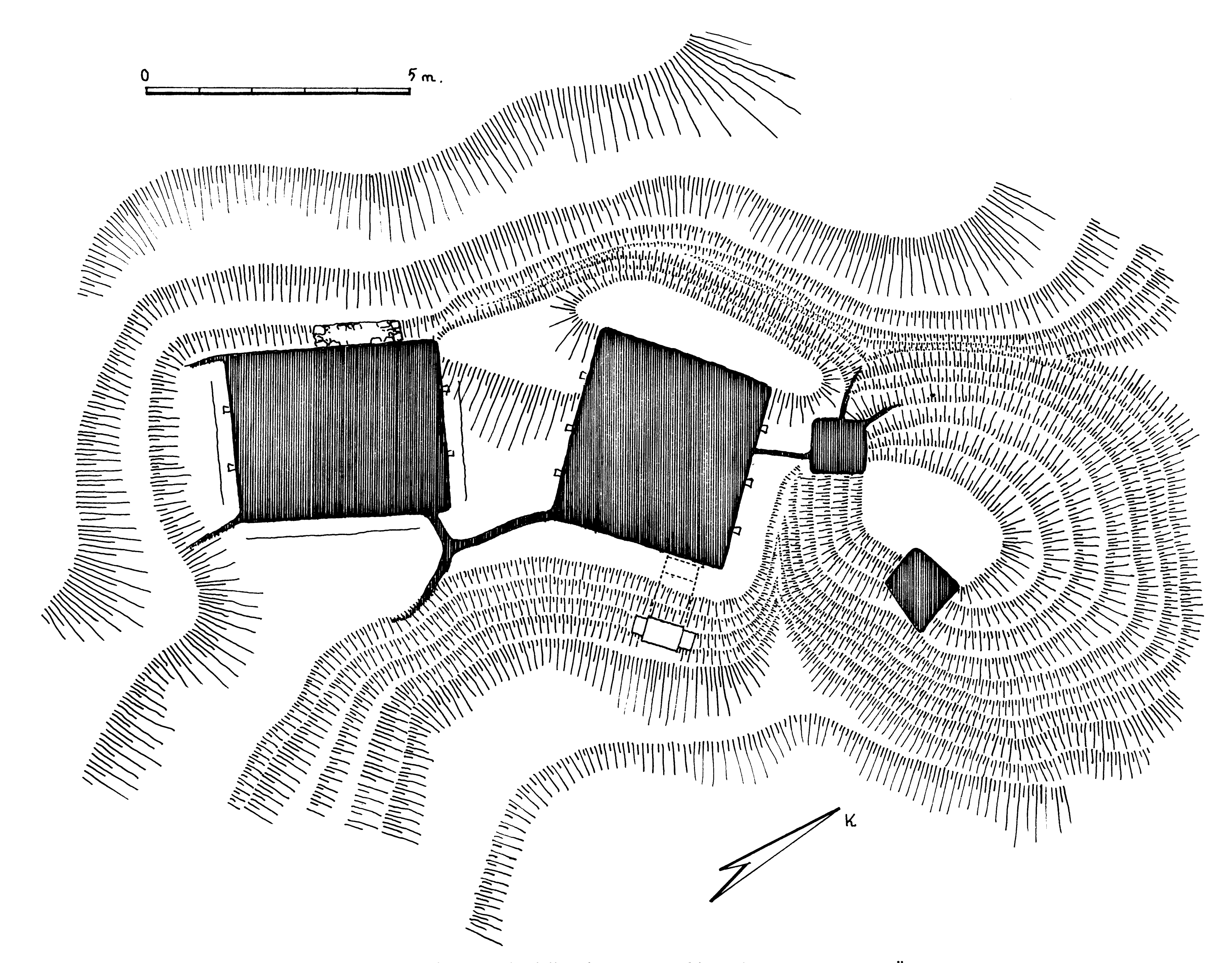
14. Partie en maçonnerie avec le tuyau en terre cuite



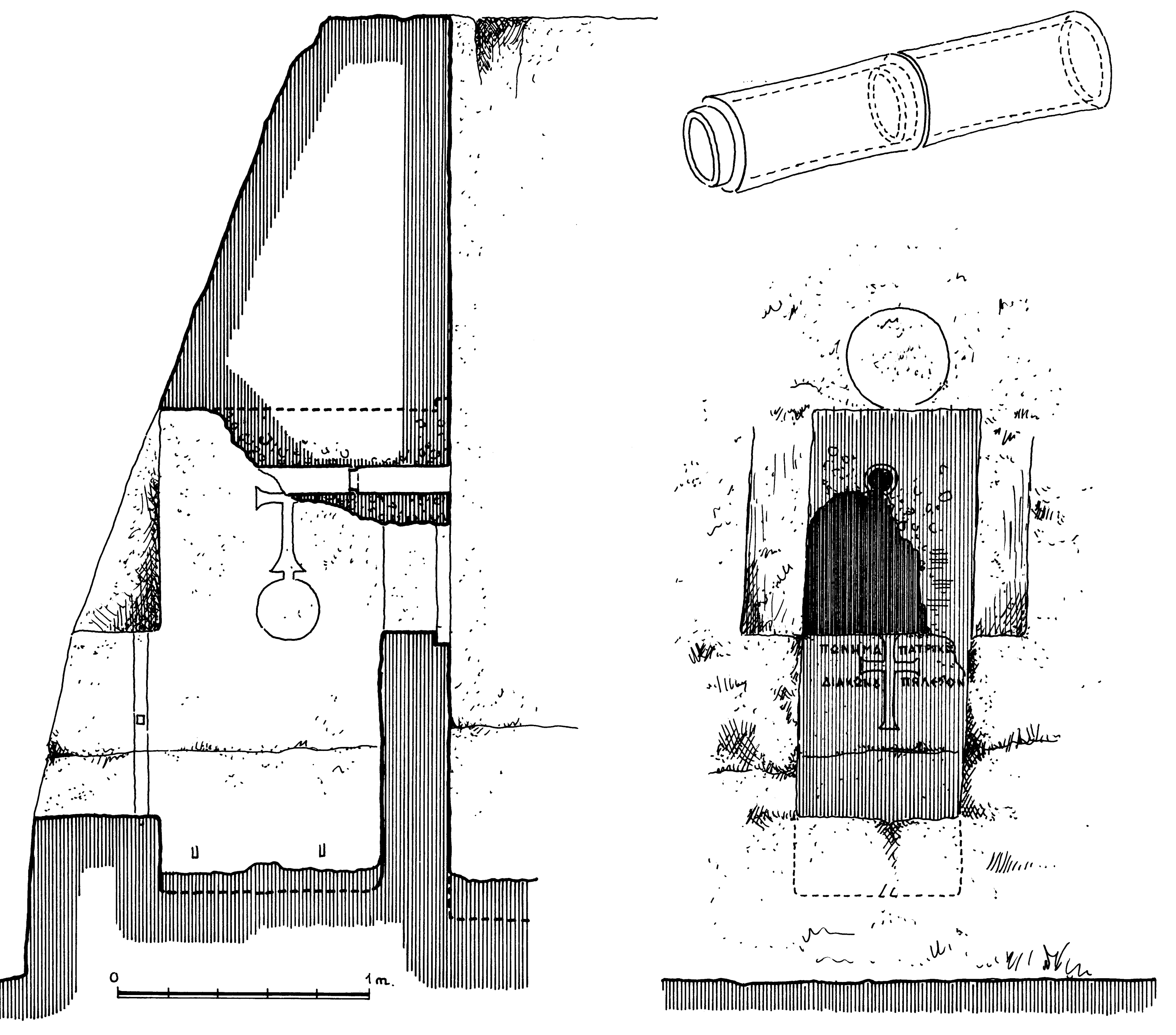
15. L'inscription byzantine trouvée près du pont *Altıgöz*



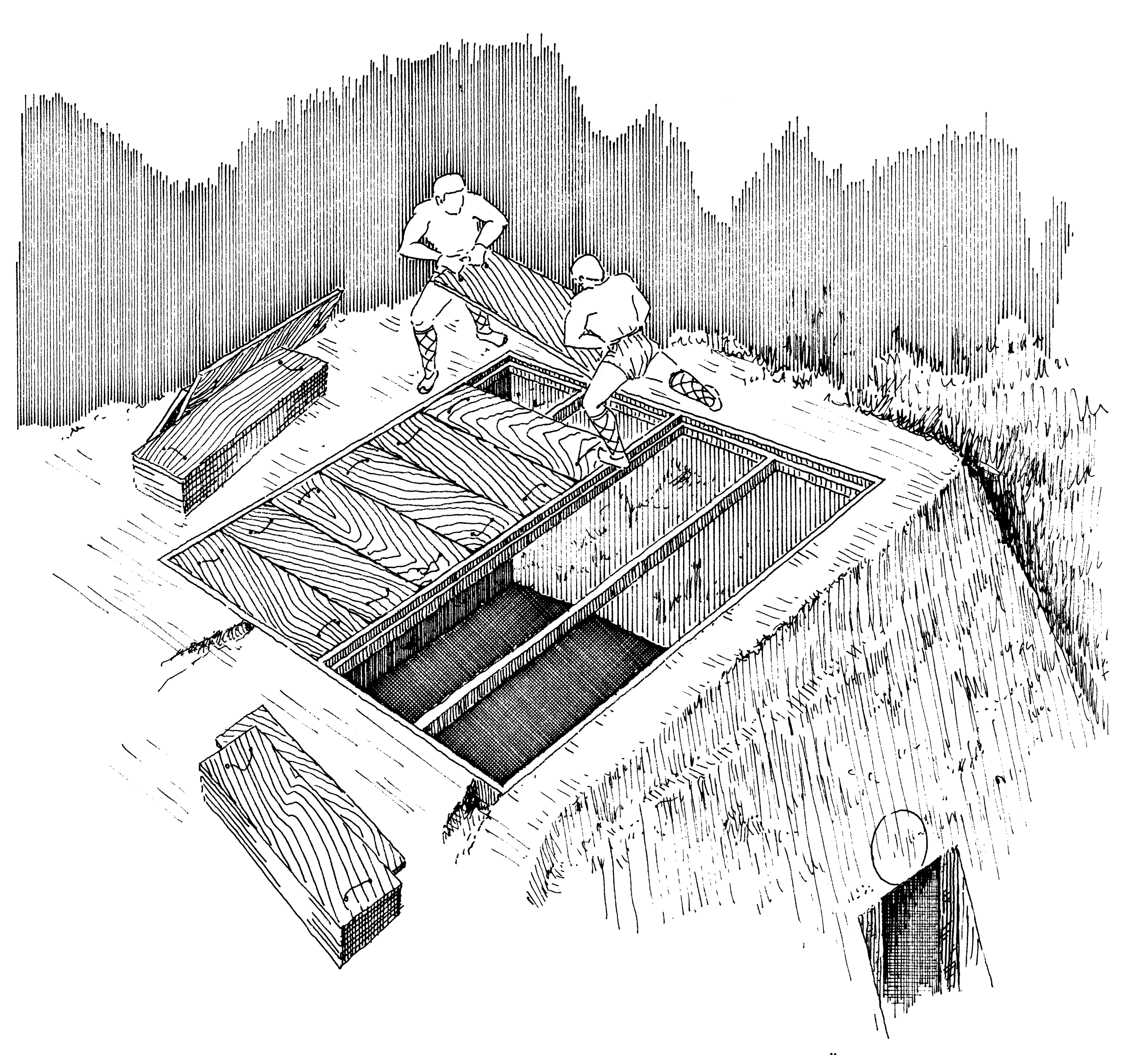
I. Afyon Karahisarı, la citadelle, plan des citernes (par Y. Önge)



II. Afyon Karahisarı, la citadelle, plan topographique des citernes (par Y. Önge)



III. Afyon Karahisarı, la citadelle. La coupe et la façade de la fontaine (par Y. Önge)



IV. Afyon Karahisarı. Système de couverture des citernes (par Y. Önge)

huit mètres et larges de cinq mètres sont creusées dans le roc»[16]. Mais lui non plus ne souligne pas l'origine byzantine de ces réservoirs. Selon R. Oberhummer et H. Zimmerer, les vestiges rupestres de la citadelle sont d'origine antique[17]. En 1926, R. Hartmann visite Afyon Karahisarı et sa citadelle. Il se demande si celle-ci est d'origine byzantine ou non. Il a vu le trône phrygien, mais selon lui les remparts sont seldjoucides et, par contre, une partie des travaux effectués dans la masse rocheuse, comme la grande citerne, semble être plus ancienne[18]. I. Hakkı Uzunçarşılı, dans son recueil des inscriptions turques d'Anatolie, tout en mentionnant celle de la citadelle, ajoute aussi quelques mots concernant le château et ses citernes. Il est d'avis que cette forteresse a été restaurée par les seldjoucides et, en indiquant l'existence de trois citernes, il en donne aussi les dimensions[19]. Les historiens locaux qui se sont occupés de la citadelle de Afyon Karahisarı ne sont pas très explicites au sujet des citernes; pourtant ils avaient l'avantage de connaître mieux que autrui tous les recoins de ce château. Parmi ceux-ci on peut citer S. Hilmi[20], Muzaffer Görktan[21], Şakir Ülkütaşır[22] et Süleyman Göncer[23]. Tous ces auteurs se sont contentés d'indiquer l'existence de citernes creusées dans le roc, sauf M. Görktan qui a ajouté qu'une fontaine taillée dans le flanc du rocher devait communiquer avec un de ces réservoirs. Mais lui aussi ne dit rien au sujet de l'inscription.

Lors de notre visite en 1968 nous avons pu étudier la disposition de ces citernes et celle de la fontaine qui servait à y puiser l'eau. Nous croyons que c'est grâce à une lumière propice que nous avons pu découvrir l'inscription byzantine prouvant l'origine médiévale des citernes et de la fontaine.

II.

La citadelle couronne un énorme cône de trachyte[24]. La surface du sommet n'est pas plane. Ça et là surgissent des masses de rocher. Vers l'est, en approchant la tour qu'on appelle *Kızkulesi* (Tour de la Vierge ou de la Jeune Fille)[25], on voit une masse de rocher qui s'étage vers les murailles. Vu de loin il paraît un amas irrégulier et naturel. Au milieu de la façade sud de cette projection naturelle apparaît un réduit ou une niche de forme rectangulaire assez régulière (fig. 4). C'est la fontaine qui était approvisionnée par les citernes. Celles-ci sont creusées soigneusement dans le roc et elles communiquent au moyen d'un canal principal (fig. 5, 6). En outre, d'autres canaux plus étroits, obtenus en améliorant les fissures du rocher, servaient à amener dans les réservoirs les eaux de ruissellement. La citerne située à l'ouest mesure 3,20×4,10 m. Les décombres qui couvrent le fond empêchent de mesurer la profondeur. A 2,45 m. de distance se trouve la deuxième grande citerne qui mesure 3,48×4,25. m. au fond et 3,73 m. au bord supérieur. La profondeur approximative de cette citerne est de 3,60 m. Le trop-plein de la première citerne était déversé dans la seconde au moyen de deux canaux. De même le trop-plein de la seconde citerne passait à un petit réservoir taillé à une distance de 1,10 m. et qui mesure 1,08×1,17 m. (fig. I, II). Ce dernier étant

[16] Ch. Texier, *Asie Mineure* (Paris, 1862), 429; V. Cuinet, *La Turquie d'Asie*, IV (Paris, 1894), 239, a reproduit presque textuellement la description faite par Texier.

[17] R. Oberhummer et H. Zimmerer, *Durch Syrien und Kleinasien. Reiseschilderungen und Studien* (Berlin, 1899), 391.

[18] R. Hartmann, *Im neuen Anatolien, Reiseeindrücke* (Leipzig, 1928), 77–79.

[19] Hakkı Uzunçarşılı, *Kitabeler*, 9.

[20] Süleyman Hilmi, «Afyon kalesi ve tarihî mevkii» (Le château d'Afyon et sa position historique), *Taşpınar*, 1, fasc. 3 (Afyon, 1933), 57–58.

[21] Muzaffer Görktan, «Afyon kalesi» (Le château d'Afyon), *Türkiye Turing ve Otomobil Kurumu Belleteni*, no.77–78 (Istanbul, 1948), 8–9.

[22] M. Şakir Ülkütaşır, «Afyon», *Türkiye Turing ve Otomobil Kurumu Belleteni*, no. 114 (Istanbul, 1961), 17–19.

[23] Süleyman Göncer, *Afyon ili tarihi* (Histoire de la province d'Afyon), I (İzmir, 1971), 255–60. Il y a aussi un livre dont le titre promet beaucoup mais dont le texte ne donne aucune indication précise: Nazmi Sevgen, *Anadolu kaleleri* (Les châteaux anatoliens), I (Ankara, 1960), 25–30.

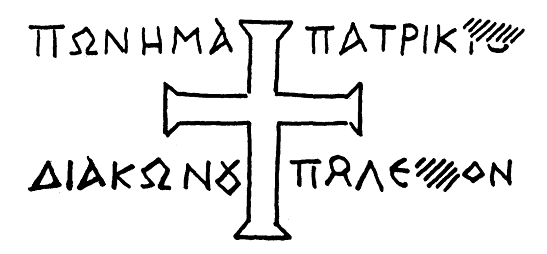
[24] Pour l'étude géologique du rocher, cf. «*Der Trachyt von Afiun Karahissar*», dans Oberhummer et Zimmerer, *Durch Syrien und Kleinasien*, 344–47.

[25] Sur une légende concernant cette tour, cf. Mehmed Önder, *Şehirden şehire* (D'une ville à l'autre) (Istanbul, 1972), I, 88–92.

partiellement détruit, il est devenu impossible de mesurer sa profondeur. Les parois intérieures des citernes sont soigneusement taillées. Mais ce qui est plus intéressant ce sont les traces d'un système de couverture. En effet, les bords de l'une et de l'autre de ces deux citernes sont pourvus de petites cavités (fig. 9). On peut facilement en déduire que celles-ci étaient destinées à y poser des solives, qui devaient supporter des rangées de plaques. Ainsi les réservoirs étaient couverts presque à la manière des cales des cargos (fig. 4). Ici ce système était préférable à une couverture en maçonnerie, puisqu'il rendait plus commode le nettoyage des citernes.

La citerne située à l'est est en communication avec une fontaine de 1,58 m. de hauteur et de 0,69 m. de largeur, qui a été aménagée dans une cavité creusée dans la masse rocheuse (fig. 7). Le front de la cavité est légèrement incliné et dans son milieu en haut il y a un disque en relief, de 0,40 m. de diamètre (fig. 8). On peut présumer que celui-ci était orné d'une croix ou d'un chrisme, ou simplement d'un monogramme. Une mince paroi de 0,24 m. d'épaisseur, dont la partie supérieure était ouverte comme une fenêtre, forme le fond de cette niche. La raison de cette disposition est fort difficile à comprendre. Cette ouverture rectangulaire était close au moyen d'une dalle qui était munie sans doute d'un robinet ou d'une bouche d'écoulement et qu'on devait apposer de l'intérieur. Les bords de cette dalle étaient fort probablement rivés aux parois. Il est hors de doute que la jointure de la dalle avec les bords de la cloison était rendue étanche par une adhésion complète et par moyen de quelque matière appropriée. Il n'est point difficile de restituer l'aspect primitif de cette fontaine, mais imaginer le système de son fonctionnement est beaucoup plus malaisé. La bouche d'écoulement était percée assez haut. Lorsque les eaux de ruissellement n'alimentaient plus les citernes et que dans celles-ci le niveau descendait plus bas que cette bouche, la fontaine devenait inutilisable; pourtant les réservoirs n'étaient pas à sec, ils contenaient encore de l'eau en assez grande quantité. En pareil cas on devait, très probablement, enlever la dalle et utiliser l'orifice béant comme une fenêtre d'où on pouvait puiser l'eau au moyen d'un seau. Plus tard, cette dalle a été enlevée définitivement et l'orifice obstrué par une construction en briques, dans laquelle on a noyé une conduite en terre cuite dont on voit encore les restes (fig. 14).

La partie inférieure de la paroi du fond de la niche est ornée d'une croix pattée en relief. Une brève inscription grecque en deux lignes est gravée entre les bras de cette croix (fig. 12, 13, III). Cette inscription, dont la fin est abîmée, donne les titres et le nom de celui qui a fait tailler les citernes et la fontaine:



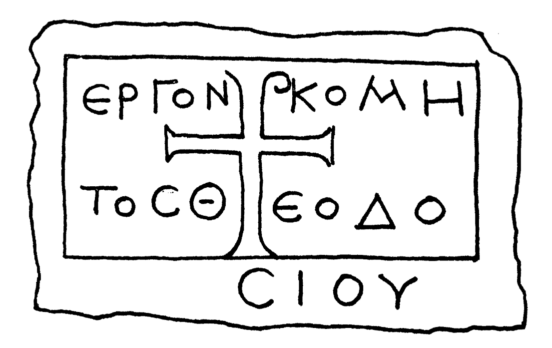
A. L'inscription de la fontaine

Il est difficile de déchiffrer le nom du personnage qui était à la fois patrice et diacre. Nous proposons, sous réserve, la lecture «Polémon» tout en laissant à plus compétent que nous l'interprétation de cette petite inscription sûrement byzantine*.

Sur les parois latérales de la niche sont travaillées deux autres croix latines qui surmontent des disques (fig. 10, 11). Mais la maçonnerie postérieure a couvert partiellement ces grandes croix. Dans la partie inférieure de la niche, on a évidé la portion correspondante du roc pour obtenir la vasque indispensable pour une fontaine. Enfin, deux cavités qui flanquent la niche (fig. 8) constituent des bases ou supports destinés à soutenir les poutres d'un auvent en bois, qui devait préserver des intempéries les gens qui venaient puiser l'eau. Ainsi tous les éléments d'une fontaine publique se trouvent réunis.

* [Editorial Note: The name of the person responsible for the setting up of the fountain was Πατρίκιος. He was a deacon. For an example of the name in the region, cf. *MAMA*, 7 (1956), no. 300 b (Amorion): ἐπισκόπῳ ἡμῶν Πατρικίῳ. We are unable to decipher the last word of the inscription.]

Les citernes et la fontaine de la citadelle d'Afyon Karahisarı ne constituent point des restes archéologiques d'une grande importance. Mais sans aucune doute elles sont une preuve explicite de l'existence de quelque activité à l'époque byzantine au sommet du rocher, que certains spécialistes voudraient identifier avec Léontoképhalon[26]. On ne saurait dire s'il s'agit d'un fort ou d'un monastère; mais il y avait sûrement quelque chose. La petite inscription de la fontaine, quoiqu'elle ne donne aucune indication susceptible d'identifier le nom byzantin de ce rocher, est digne d'intérêt par le nom et par les titres du fondateur. A cette occasion on peut se rappeler une autre brève inscription byzantine, réutilisée dans la construction d'un vieux pont turc dit *Altıgöz köprüsü*, situé sur Akarçay, un peu à l'écart de la ville (fig. 15)[27]. L'inscription, très laconique, est composée comme celle de la fontaine. Au centre est gravée une croix flanquée, entre ses bras, du nom et du titre du fondateur. Cette dalle se trouvait, en août 1968, détachée de la maçonnerie, juste auprès d'un des éperons du pont ruiné et délaissé:



B. L'inscription trouvée près du pont *Altıgöz*

D'autre part, le petit complexe hydraulique de la citadelle, et plus particulièrement la fontaine, est un curieux spécimen d'une catégorie généralement négligée de l'architecture profane. En effet, on connait très peu de fontaines byzantines. Outre celle d'Ephèse[28], nous avons rencontré deux exemples de fontaines, à Sidé en Pamphylie[29]. L'une d'elles est accolée à une citerne d'une façon analogue à la fontaine de Afyon[30], avec la différence qu'elle n'est point taillée dans le roc, mais construite en maçonnerie.**

Université d'Istanbul

[26] En se basant sur deux passages de Plutarque et d'Appien, G. Hirschfeld était d'avis qu'on pourrait identifier le rocher d'Afyon avec Léontoképhalon: cf. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 11 (1891), col. 1386–87 (qui nous a été inaccessible); la méme hypothèse a été soutenue par Radet, *En Phrygie*, 46, où il dit: «Il est probable qu'Acroënos et Léontocéphale étaient à l'origine deux localités distinctes, l'une, tapie au pied de la forteresse, l'autre, étalée sur les pentes de la montagne en avant de laquelle se dresse le pic. Peu à peu le bourg marchand prit la prépondérance sur le bourg militaire; les maisons se rejoignirent, les deux agglomérations ne formèrent plus qu'une ville, pour laquelle une seule dénomination subsista», et un peu plus loin il ajoute: «Le fort actuel ne remonte pas, dans ses parties apparentes, au delà du temps où Seldjoukides et Byzantins se disputaient, avec une mobilité hâtive, les hauts plateaux de l'Anatolie». Or, Körte a rejeté cette hypothèse (*Gött. gel. Anz.*, p. 395). Oberhummer et Zimmerer aussi ont trouvé la solution proposée «insuffisamment fondée» (*Durch Syrien und Kleinasien*, 391). Mais plus tard le grand spécialiste de la géographie historique anatolienne, W. M. Ramsay, a de nouveau repris la thèse de Radet dans un de ses articles: «Military Operations on the North Front of Mount Taurus», *Journal of Hellenic Studies*, 40 (1920), 108–9; cf. *idem*, *Asianic Elements in Greek Civilisation*, 2ème éd. augmentée (London, 1928), 88: «The great rock of Kara-Hissar itself was Leontos-Kephalai, ... the strongest fortress in all Phrygia».

[27] Au sujet de ce pont, qui a été construit en 1209, cf. Hakkı Uzunçarşılı, *op.cit.*, 6–8; Süleyman Göncer, *op. cit.*, 262–65.

[28] J. Keil, «XIV. Vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen in Ephesos», *Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts*, 25 (1929), *Beiblatt* 39, fig. 20; *idem*, *Ephesos. Ein Führer durch die Ruinenstätte und ihre Geschichte*, 4ème éd. (Wien, 1957), 60, fig. 30.

[29] Au sujet d'une fontaine sainte en forme d'édicule, cf. Semavi Eyice, «La ville byzantine de Sidé en Pamphylie», dans *Actes du Xème Congrès International d'Etudes Byzantines, Istanbul 1955* (Istanbul, 1957), 133, pl. xviii, fig. 2; A. Müfid Mansel, *Die Ruinen von Side* (Berlin, 1963), 169, fig. 136.

[30] Müfid Mansel, *op. cit.*, 171, fig. 139.

** Au sujet d'une fontaine byzantine dont la niche est flanquée de deux colonnes, cf. *Forschungen in Ephesos* IV,3; *Die Johanneskirche* (Wien, 1951), pl. xxii, fig. 2; pour une meilleure photographie, cf. H. Hörmann, «Die Johanneskirche zu Ephesos und ihre Ausgrabungen», dans *Neue Beiträge zur Kunstgeschichte* I, 1: *Spätantike und Byzanz* (Baden-Baden, 1952), 87 et fig. 18.